

Bruno Ginoux

De terre et de ciel

Roman

Droits d'auteur © 2023 Bruno Ginoux
Tous droits réservés
Achevé d'imprimer en France
Code ISBN : 9791042417840
Dépôt légal : 12/2023
Illustration de couverture © Nicolas Girard

1

BAD GIR

Rose ignorait que la confiture de fraise pouvait tuer. Comme si ça ne suffisait pas. Pour son père au moins, elle n'y était pour rien.

Elle essuya ses mains de porcelaine sur sa robe coquelicots, puis son visage, ridé de larmes et de poussière. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule. Elle se rappelait à quel point elle avait hâte de rejoindre la Mongolie. Face à elle gisait une steppe infinie, à perte de vue, il n'y avait rien. Le soleil brûlait ses épaules, il brûlait tout, à vrai dire ; les rares brins d'herbe qui s'échappaient des crevasses semblaient déjà réclamer qu'on les achève. À l'horizon, les ombres dansaient une nage hypnotique et désynchronisée. La dernière fois que son regard avait rencontré un paysage aussi démesuré, c'était le Grand Canyon. Elle en avait encore le vertige, parfois, durant la nuit. Le jour aussi, depuis qu'une branche de bois blanc avait traversé la poitrine de son père. Le Grand Canyon. *Formidable* Grand Canyon. Elle avait appris le sens de ce mot dans une de ses dernières lectures : *aussi effrayant qu'admirable*. Voilà. Aujourd'hui, tout était formidable. Elle s'en arracherait les yeux.

Le camping-car ne ressemblait plus à rien. Les ruines d'une vie antérieure. On aurait cru la carrosserie défoncée par un troupeau de bisons, un phare avait explosé, le parechoc pendait, lamentable, les jantes et le pare-brise abandonnés quelque part entre ici et le haut de la montagne.

Toujours incapable de rejoindre son petit frère – dont le front saignait abondamment sur le marchepied – elle baissa la tête. Audessus de son genou, un tatouage doré faisait d'elle une « *BAD*

GIR ». Elle frotta pour le faire partir. Le scotch à paillettes sur son orteil blessé ne tiendrait pas plus longtemps. Son chat revint timidement lui chatouiller les chevilles, espérant la tempête de Rose passée.

— Je veux rentrer à la maison, *Chien*.

TRACER LA ROUTE

2

LA VACHETTE DE L'ALTAÏ

Giulia insultait les montagnes. Son sourire pourtant, tenait à peine sur son visage, elle chantait à tue-tête, elle chantait faux à s'en égosiller, et par quelques rares moments mélodieux, une note tombait juste, comme si on avait laissé un seau sous un pommier en comptant sur la pesanteur. Dans les enceintes, Céline Dion s'échinnait à en placer une. Giulia sortit un bras victorieux par la vitre, prête à plonger sur la route. Elle trépignait contre les pédales, plus agitée qu'une gamine de quinze ans, provoquait des zigzags de leur camping-car. « *Putain, mais regardez ces montagnes ! Elles sont trop belles !* » elle répétait à l'assistance, si celle-ci n'avait pas saisi son engouement pour le paysage russe.

Sur le siège passager, Antoine n'en perdait pas une miette, il filmait de son portable en riant, avant de se tourner vers les enfants pour leur signifier qu'il était désolé pour eux, mais qu'ils devraient se contenter de cette mère pour les années à venir. Rose sortit la tête de son livre et vint vérifier le panorama derrière le siège de sa mère. Celle-ci se lança dans le refrain les yeux fermés :

— *J'irai où tu iras ! Mon pays sera toi ! Qu'importe la place et qu'importe l'endroit !* Mais que c'est beau, putain, c'est pas possible !

— Je savais que ce tour du monde était une mauvaise idée, expliqua Antoine, tout en filmant. Je crois que ça y est, on l'a perdue. On aura tenu l'Europe et une partie de la Russie, c'est déjà pas mal.

Depuis la cellule du véhicule, Paul sauta de son siège auto pour rejoindre le reste de la famille. Il força une tête rougeote sous le bras

de sa sœur aînée pour participer au karaoké, plus heureux qu'un ros-signal à l'arrivée du printemps.

Giulia écrasa la pédale de frein, envoyant Paul embrasser l'auto-radio. Son père le stoppa en vol :

— Hop-la ! Reste avec nous, mon grand.

— Il faut que je sorte prendre des photos, c'est pas possible...

Giulia colla un baiser à ses enfants, marquant leurs joues de deux virgules abricot, avant d'aller récupérer l'appareil dans le placard du fond.

— *Moi veux prendre photos !* cria Paul à sa mère en lui courant après.

Il remonta son short, trop grand depuis qu'il ne portait plus de couches, et envoya un genou dans le museau du chat, qui vacilla un instant tout en conservant sa féline dignité.

À l'extérieur du véhicule, le paysage coupait les souffles. La route galbée s'enfuyait vers des montagnes aux dimensions absurdes, recouvertes des dernières forêts de Taïga. Là-haut, les neiges semblaient éternelles, et pourtant dans la plaine, juillet chauffait les nuques. L'herbe offrait un vert acidulé, parsemé de pâquerettes et bleuets au parfum piquant qu'un trio de vaches broutaient, jetant un œil rond à ce camping-car garé à même la chaussée. En contre-bas, la rivière Katoun faisait entendre un roulis rocheux parmi les conifères, elle remonterait leur itinéraire à contresens, serpenterait dans la vallée avant de se jeter dans l'Ob, lequel finirait son voyage bien plus au nord, dans la mer Arctique. À l'ouest se cachait le Kazakhstan, derrière les quatre mille cinq cents mètres du mont Béloukha. Plus au loin vers le sud la Mongolie patientait, première véritable étape de leur périple.

Première punaise fixée sur le planisphère du salon, depuis tous ces

mois de préparations. Après la Mongolie, ce serait la Chine, l'Asie du Sud-est et les plages de Thaïlande sur lesquelles Giulia rêvait de se rouler, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, quelques îles paradisiaques dans le Pacifique, puis l'Amérique du Sud où leur camping-car les rejoindrait par bateau. Un an de périple, peut-être plus, le voyage d'une vie.

La Russie ne devait être qu'un road trip nécessaire pour rejoindre la steppe. Le pays pourtant les avait envoûtés. Les Russes et leurs absences de sourires, les Russes semblables à leurs magasins : fermés à l'extérieur, abondants à l'intérieur. Ils avaient cessé de compter les fois où un inconnu les invitait à dîner chez eux, les légumes, les gâteaux faits maison, retrouvés sur le capot au réveil, les chaumières au toit percé et à la porte toujours ouverte. L'Altaï mettait un point d'honneur à cette rencontre inattendue. Il se dressait là sans permettre de commentaire.

Giulia enchaînait les clichés de Rose et Paul, ses apprentis mannequins. Le petit garçon perdait régulièrement le fil, ramassant ça et là une fleur, se prosternant devant une « *coquinelle* » et sa grande sœur le relevant inlassablement pour qu'il reprenne la pause.

Et Antoine observait sa femme. Ses indications de placements hasardeux, ses mains colorées dans ses cheveux décolorés, ses yeux pétillants d'une nouvelle inspiration de cadrage qu'elle jugeait très modestement digne de Robert Doisneau. Pourtant chacun le savait : les photos seraient loupées. Invariablement le résultat s'avérait flou, mal cadré, voire tout noir faute d'avoir enlevé le cache de l'objectif.

Il écoutait son rire tonitruant dont l'écho exagérait le grotesque ; du fond de la vallée, nul n'aurait pu le croire sorti d'une bouche si délicate. Et là, perdu à des semaines de route de chez lui, il eut la

certitude d'être exactement où il le fallait. Il pouvait mourir demain, il avait vécu aujourd'hui.

Il retira son t-shirt de *Dire Straits* (Mark Knopfler et sa guitare électrique), dévoilant ses tatouages sur le même thème et un torse trop poilu pour un seul homme, fit voler ses tongs, enleva son short, puis son caleçon, et se mit à courir en direction de l'objectif, hurlant, une main sur le sexe, l'arrière-train bloblotant sous le soleil. Giulia se remit à rire, le temps d'enclencher le mode rafale pour massacrer des clichés en masse. Rose et Paul, en public facile, coururent à sa rencontre, et le petit garçon ne tarda pas à imiter son père, se cassant la figure en marchant sur son short. Rose hésita, vérifiant s'ils étaient toujours les seuls touristes à la ronde, avant de se décider pour un semi-strip-tease et conserver sa culotte.

Ils tournèrent tous trois dans l'herbe, en scandant les « *hou hou hou* » des Indiens, sans aucune raison valable. Giulia faisait claquer l'obturateur en cadence. S'ils avaient eu une corde, ils l'auraient ligotée à un poteau tout en poursuivant leurs incantations. En guise de supplice, Antoine baissa la jupe de sa femme d'un coup sec. Celle-ci ne vint qu'à moitié, Giulia la retenant d'une main, l'autre tenant l'appareil, mais Rose tirait à son tour, et Paul s'y suspendait. Quelques rotations plus tard, jupe et culotte finissaient au sol et Giulia regardait autour d'elle, perplexe.

Les trois apaches s'éloignaient à présent, fiers et victorieux, en direction d'une vache, pas vraiment inquiète. Antoine profita de cette apathie pour s'improviser matador. Il ramassa son t-shirt de rockeur et le tendit, en *muleta*, sous les yeux du bovin, le torse et les fesses espagnols. La vache ne semblait pas impressionnée par la banderille molle qui se présentait à elle. Il exagéra le geste, posant une

main sur sa hanche, avançant un genou théâtral, et tournant, conquérant, la tête vers les sommets.

Ce fut la provocation de trop pour celle que la famille nommerait par la suite : *la vachette de l'Altaï*. Elle envoya un coup de tête dans le t-shirt, ce qui fit reculer Antoine, avec le réflexe surprenant de se cacher le sexe. La vachette prit ceci pour un aveu de faiblesse et démarra la course-poursuite. Antoine courut à toutes enjambées, zigzagant entre les pâquerettes, pendant que sa femme succombait à une crise de rire. Comprenant qu'il n'arriverait pas à semer sa poursuivante, il dévala vers la rivière avant de s'y jeter tête première.

3

BONJOUR

Antoine n'était pas une poupée. Il serait plutôt grosse peluche hirsute de fête foraine que Ken, le surfeur californien et copain de Barbie. Il pouvait se targuer d'avoir été Ken durant sa vingtaine et pour une poignée d'années, mais ces années avaient fondu au soleil en même temps que ses plaquettes de chocolat. Sa rencontre avec Giulia n'avait pas arrangé les choses : elle l'avait noyé sous des plats divins et des étreintes diaboliques. Chaque amoureux peut le confirmer : le bonheur, c'est du gras.

Pourtant, tout en se cognant les genoux à la cloison des W.C., Antoine le constatait une nouvelle fois : il vivait dans une maison de poupée. On y trouvait tout le nécessaire d'un véritable logis, en version plastique et miniature.

Les toilettes délicates sur lesquelles il était assis servaient à déposer des cacas miniatures et si possible inodores. Des cacas de poupée,

roses, au parfum de pomme d'amour. En face de lui se trouvait la douche et lorsqu'il y faisait entrer son mètre quatre-vingt-dix, il pouvait dire adieu à ses orteils, qu'il lui était physiquement impossible d'atteindre. S'il s'y essayait, il cognait son omnipotent popotin contre la porte en Plexiglas, qui s'ouvrait alors pour inonder la moquette.

À l'arrière se cachait la chambre de Paul et Rose. En journée, ils profitaient de courtes banquettes, d'une tablette pour lire ou dessiner et d'une moquette aux motifs automobiles, sur laquelle Paul laissait trainer des Lego dans le but de vérifier si la plante des pieds de son père s'y emboîtait. La nuit, deux lits superposés descendaient du plafond pour former une cabane, et si l'on oubliait de les remonter correctement le matin, on entendait un bruit sourd, synonyme du front d'Antoine, après qu'il eut été mis K.O par un sommier volant. Côté décoration, on profitait de guirlandes de papiers et pas mal de cartes postales de leurs visites (chevaux à la crinière tressée de Vienne, nid de cigognes sur un poteau téléphonique en Lettonie, coucher de soleil de minuit à Saint-Petersbourg...).

La partie avant de la cellule du véhicule proposait un évier de la taille d'un panier à salade, trois feux sur lesquels Giulia préparait la dînette dans des casseroles de Lilliputiens et un frigo à peine plus haut qu'une glacière. Sur la porte de celui-ci, une ribambelle de photos, dont celles des grands-mères, qui prolongeaient leurs vies sur polaroïd. Venait ensuite le salon, avec une table qui se pliait en deux, même lorsqu'Antoine y laissait les doigts. Des banquettes, agrémentées de coussins brodés main, sur lesquelles les enfants étaient supposés porter leurs ceintures.

Pour admirer le paysage, on disposait de nombreuses vitres, sur

les côtés et même au plafond : les lanterneaux s'ouvraient pour laisser sortir les odeurs de fritures et de pomme d'amour, et entrer la pluie lorsqu'on oubliait de les fermer – ce qui arrivait souvent. Mais l'observatoire idéal se situait dans la cabine de conduite : le pare-brise était surplombé d'un dôme panoramique devant lequel la lune aimait se poser. Le lit parental descendait lui aussi des cieux, offrant une place privilégiée sous les étoiles, les chevilles d'Antoine dépassant allègrement pendant que Giulia remontait la couette sur son petit corps.

Partout dans le camping-car régnait encore ce parfum caractéristique de neuf, à laquelle toute la famille se montrait accro.

Une multitude de placards se disséminaient jusqu'aux moindres recoins. Giulia, en patronne de l'aménagement, ordonnait à ses employés de ranger, indistinctement, dans *le placard*, ce qui, pour elle, semblait une indication suffisante. Au bout de deux semaines, ses employés familiaux firent grève et proposèrent une solution qu'elle accepta à contrecœur : baptiser les meubles.

On se retrouva ainsi avec une pléiade de nouveaux habitants et autant de clichés raciaux et misogynes : au-dessus de la cuisine, le coin des ménagères, *Marie* et *Françoise*, et plus bas, *Nina* et *Tatiana* (en hommage à des rencontres russes), sous les banquettes du salon, *José* et *Pedro* (bricolage), sous le dôme lunaire, *Neil* (Armstrong, bien entendu), dans la salle de bain, les reines et princesses anglaises, *Elisabeth*, *Margareth* et *Diana*, chez les enfants, *Agatha* (Christie, pour Rose, grande fan de littérature) et *Agatho* (pour Paul, grand fan de sa grande sœur).

Le large placard du fond abritait le plus gros de leurs vêtements sur une penderie, et ses portes coulissantes prenaient un malin plaisir à rester fermées quand on souhaitait les ouvrir, puis à s'ouvrir quand

elles devaient rester closes, ce qui arrivait régulièrement sur la route dans un claquement désagréable. L'obstination de ce placard à n'en faire qu'à sa tête, avait poussé Antoine à le nommer *Giulia*. Il en composait une série de remarques à l'humour plus ou moins grivois : « *Quelqu'un peut faire taire Giulia ?* », « *Il faudrait penser à huiler Giulia* », « *Je vais fourrer un truc dans Giulia et je reviens* ».

Chaque objet devait conserver sa place, sans quoi il se trouvait perdu à jamais. Au moindre virage, une main gigantesque et invisible secouait la maison de poupée en tous sens, faisant voler son contenu avant de le plonger dans les abîmes du voyage.

Le journal de bord de Giulia – dans lequel elle racontait ses humeurs quotidiennes – avait probablement subi cette impitoyable loi de la gravité. Sur sa pochette on pouvait voir *La Liberté guidant le peuple*. Celle-ci avait dû prendre goût au grand air, en s'évadant par une fenêtre.

Il fallait aussi veiller à ranger le chat. Une boule de félin, dont l'énormité provenait de poils noirs dressés à la verticale comme par électricité statique. Adopté à quelques semaines de la naissance de Rose, il avait pris pour habitude de la suivre partout, qu'elle fasse ses premiers pas à quatre pattes, puis debout, puis se lance à bicyclette. Leur départ en camping-car n'y changea rien : peu lui importait que leur jardin se renouvelât chaque jour ; sa véritable maison se situant entre les chevilles de sa jeune maîtresse. Cette fidélité canine lui avait valu un nom à l'origine de nombreux quiproquos : Chien.

Antoine reboutonna son short et lança le rituel de mise en route : vérifier que les membres cosmopolites de la famille Placard soient verrouillés, les fenêtres et lanterneaux bien clipsés, qu'aucun jouet n'ait été oublié sur une moquette, que la caisse du chat soit calée sous les sièges et que celui-ci soit bel et bien *dans* le véhicule.

Si l'on oubliait un seul point de cette *check list* : c'était la catastrophe assurée. Ils ne comptaient plus les fois où ils s'étaient arrêtés au premier virage pour ramasser un pot de confiture explosé au sol, pendant que Giulia les insultait en corse, sa langue natale dont elle maîtrisait surtout les injures.

La vérification se termina par une ritournelle :

Antoine : « Lanterneaux ? »

Giulia : « Check »

Antoine : « Placards ? »

Rose : « Check »

Antoine : « République ? »

Paul : « Tchèque »

Paul ne comprenait rien au jeu de mot, ce qui ne l'empêchait pas d'en rire avec tout le monde.

Parmi les voyageurs au long cours, il était de coutume de donner un nom à son véhicule, à la manière des marins et leurs bateaux pour décourager les ouragans. Après quelques hésitations, ils optèrent pour « Bonjour ». Mais il y avait une subtilité : leur camping-car ne s'appelait *Bonjour* que dans les pays francophones. En Italie, il s'appelait *Ciao*, en Autriche, *Guten tag* et en Russie... Здравствуйте (ce qui se prononçait : *Sdrastouityeu*, et n'arrangeait pas les choses).

Antoine s'assit sur le siège du conducteur, régla le rétroviseur central, remplacé par un large miroir convexe et joua une gamme de piano sur la courbure du volant avant de redémarrer.

Les pentes juvéniles de l'Altaï s'asséchaient au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de la Mongolie. La fraîcheur de la rivière Kattoun les avait quittés depuis longtemps, et les montagnes aux têtes

glacées, plus colossales que jamais, prenaient pour autant leurs distances. Autour d'eux défilait un plateau inouï, jaune et désert où des buissons affamés remplaçaient les mélèzes. La route unique se traçait à la règle sur un bitume impeccable, ce qui changerait drastiquement dès la frontière passée.

Il avait lu beaucoup d'informations sur la Mongolie et parlé avec de nombreux voyageurs. La plupart l'avaient traité de fou à vouloir traverser ce pays dans un véhicule si moderne. « *Le gasoil est pourri là-bas, tu vas y laisser ton filtre à particule ! Ton porte-à-faux est trop long, ton bas de caisse trop près du sol ! Il te faut une protection sous le moteur, des plaques de désensablement, trois roues de secours, des jerricans en métal, un vérin hydraulique, un treuil, des chaînes, un deuxième moteur...* »

Antoine avait finalement acheté une poignée d'accessoires au hasard sur la longue liste de conseils, et parié sur son surplus de débrouillardise pour pallier son manque de disposition mécanique.

Et puis, en cas de pépin, il compterait sur les autres. Il considérait – à vue de nez et de candeur – que 99 % des gens peuplant la planète faisaient partie de l'équipe des gentils. Mais, il en aurait confirmation plus tard : l'opération laissait 1% de côté.

À l'horizon, deux collines brisaient leur trajectoire. Des nuages à l'épaisse fourrure se couchaient derrière, prêts à bondir. Le poste-frontière se situait en dessous. Ils passeraient la nuit là-bas, pour traverser à l'aube.

Demain à la même heure, la modernité de l'asphalte ferait place au sauvage de la steppe. Antoine savait que la Mongolie serait une étape bien différente de leur *road trip*, mais il était loin de s'imaginer à quel point.

4

DOS NIÑOS

Cette traversée de douanes marqua pour Giulia une rencontre avec la Mongolie à l'image de la route qui les attendait : chaotique.

— Comment ça : le chat, c'est un problème ?!

— M'engueule pas *Giu* ! Je traduis ce que j'ai compris ! Y a qu'un seul douanier qui parle anglais et à la limite, je comprends mieux quand il s'exprime en mongol... C'est pour dire. Nos papiers sont en règle, mais c'est Chien, le souci.

Giulia trépignait sur les starting-blocks. Elle observait le camping-car, garé dans une fosse, en espérant que le technicien qui lui aspergeait les roues d'un produit désinfectant à l'odeur âcre ait bientôt terminé. Les enfants patientaient à l'intérieur, devant un dessin animé. L'accès aux bureaux du poste-frontière se faisait par un long escalier de caillebotis métallique aux marches incertaines.

Le passage de douane confirmait une étape délicate de l'aventure. Giulia connaissait de nombreux récits de voyageurs bloqués pendant des heures, de visas refusés, d'amendes et de bakchich. L'idée de pouvoir se déplacer librement sur la planète s'avérait une chimère. Il fallait montrer patte blanche, même celle du chat.

— Et donc, c'est quoi ton plan ? On fait demi-tour ?

— J'ai pas dit ça Giu...

— On rentre à la maison ? Je rappelle mon patron pour m'excuser d'être partie sans préavis, que j'ai pas fait exprès et que finalement j'aimerais bien revenir ?

Giulia n'avait jamais été grande. Dès son adolescence, elle avait comblé cette courte taille par des tenues aussi moulantes et colorées

qu'une danseuse disco, qui, à défaut de lui rendre quelques centimètres, attireraient la lumière des projecteurs.

Elle pouvait également compter sur des yeux d'un vert plus changeant que la météo, plus instables que l'uranium, pour insinuer le trouble chez les hommes comme chez les femmes. En d'autres termes : lorsqu'elle se sentait sexy, elle était invincible.

Mais la patience lui faisait cruellement défaut, et lorsque les choses tournaient au vinaigre, elle se mettait à insulter la terre entière, et plus particulièrement celui qui n'y était pour rien. Elle criait si fort, le roulait tellement dans la boue que celui-là finissait par s'excuser, sans même savoir pourquoi. Et de manière générale, *celui-là*, c'était Antoine.

Tout partait du volume de la voix. Ici, la discussion débutait à peine, qu'elle avait déjà gagné plusieurs décibels. Autour d'eux, les badauds levaient la tête en se demandant s'il fallait appeler la police.

Ensuite venait l'ironie, à outrance. Ça lui montait par gorgées chaudes depuis les entrailles. Elle en faisait des caisses, et plus elle plongeait dans le délire, plus la logique s'amenuisait, et son assurance s'étoffait.

Elle réservait enfin à Antoine un traitement de faveur, répétant la fin de ses répliques et imitant – très mal – sa voix valsant dans les graves.

— Ou alors, je frappe à la porte de mon patron et je passe *sous* son bureau ?! Là, peut-être qu'il voudra bien me reprendre...

— Arrête Giu ! T'es chianta quand tu t'y mets...

— *T'es chianta quand tu t'y mets...* répéta-t-elle, comme un perroquet attardé. Non, mais sinon, on n'aura qu'à se trouver un camp de gitans avec le camping-car ! Toi, on t'achètera un banjo, et

t'iras faire *The Voice*, pour devenir le nouveau Kenji Girac ! T'as toujours rêvé de monter un groupe, ça sera l'occasion !

Il ne put retenir un rire à cette image, ce qui la mit encore plus en rogne. Elle ne lui parvenait pas aux épaules, mais prenait la colère pour escabeau.

— Et commence pas à te marrer ! Je te connais Monsieur Bien-élevé, t'as dû être tout mielleux avec les douaniers : « Ah oui, excusez-moi de vous avoir dérangés, bien sûr, tout à fait, je comprends, j'aurais fait la même chose à votre place, je vous dois combien ? »

— Mais pas du tout Giu ! Je te dis juste qu'ils ne veulent pas qu'on entre en Mongolie avec un chat... On n'a pas le papier du vétérinaire...

— On n'a pas le papier du vétérinaire...

À nouveau, le perroquet attardé. En pleine overdose de valium.

— Donc on va laisser Chien sur le bord de la route ?! reprit-elle. T'as du fil barbelé pour l'attacher ?

— Pu... naise. Laisse-moi finir s'il te plaît...

Elle ferma la bouche à en faire blanchir ses lèvres abricot, puis adressa un vague signe de la main signifiant : *vas-y, surprends-moi*.

— Donc... ils ont appelé un vétérinaire, reprit Antoine, en cherchant un papier dans sa poche. Comment il s'appelle déjà...

Giulia inspirait patiemment par le nez.

— ...*Kunbish, Kounbish*, Coup de biche, je sais plus, c'est écrit en cyrillique, enfin bref ! Le type doit venir faire passer sa visite médicale à Chien, et après ça sera OK !

Giulia attendit. Elle connaissait son homme.

— ...Il faut juste patienter un peu.

— Patienter un peu... ?

— Oui, le type vient de loin. Il sera pas là avant... deux ou trois

heures...

À leurs côtés, un douanier mongol contrôlait une Prius dont le toit, surélevé d'une grosse caisse, débordait de vêtements. Près de la roue arrière, un vieillard accroupi, les fesses touchant le sol, fumait une cigarette en observant la discussion dont il ne saisissait pas un mot. Antoine conclut, timidement :

— Quatre, maximum... ?

Elle laissa couler un dernier silence, pour la forme, avant de redémarrer.

— OK, je m'en occupe.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Un dernier perroquet avant de retourner au camping-car. Elle en ressortit avec une nouvelle jupe (jaune vif) et Chien sous le bras. En passant à côté d'Antoine, elle arracha le dossier rouge qu'il tenait d'une main molle et grimpa l'escalier en quatre enjambées galbées, en direction du bureau numéro quatre.

Trois Mongols observèrent avec beaucoup d'attention la paire de cuisses européennes défiler sur la passerelle métallique. Elle ouvrit la porte des bureaux comme celle d'un saloon. S'il y avait eu un pianiste à l'intérieur, il aurait cessé de jouer dans un faux accord. Un courant d'air chaud la suivit, faisant tourbillonner la poussière et plisser les yeux des trois voyageurs qui patientaient sur des sièges. Au fond de la pièce, une porte marquée d'un écriteau en cyrillique et en dessous, derrière un bureau trop haut et des lunettes trop petites, une guichetière au regard de stagiaire qui posa son stylo, prête à lever les mains en l'air.

Le chat miaula.

Les voyageurs étaient russes, à en juger par leurs mines d'enterrement. Le père de famille avait la carrure d'un hooligan du Spartak Moscou, le crâne chauve, le nez vérolé. À côté de lui, sa femme, ou sa mère, difficile d'en juger, regardait Giulia avec des yeux de grenouille. Sur le troisième siège, un enfant au visage poupon et à la musculature paternelle, le cerveau plongé dans un iPad.

Giulia releva ses cheveux blonds d'un geste et fit trois pas pour se retrouver nez à nez avec la guichetière. Le pouvoir de diversion de sa jupe jaune aurait été plus efficace avec un homme, mais les lunettes rondes firent tout de même un aller-retour avant de s'embuer. Giulia profita de la brume pour poser le dossier rouge sur le clavier, et le chat sur la souris.

— Je vous présente Chien, dit-elle en langue française – la seule qu'elle connaissait. Et oui, Chien est un chat, y a pas de quoi en faire tout un plat. Il aura trois ans au mois de septembre.

Chien confirma d'un regard docile à sa maîtresse. Elle caressait sa touffe de poils tout en poursuivant son plaidoyer.

— Enfin, s'il parvient jusque-là. Parce que vous ne voulez pas le laisser passer. Et si vous persistez, on va devoir l'abandonner là et il se fera sans doute manger par un loup, un coyote ou je ne sais quel animal sauvage de votre région ! *Couic le chat !*

Elle illustra cette réplique en inclinant la tête de côté, tirant la langue d'un pendu.

— Et il se passera quoi s'il meurt Chien, hein ?

Elle fit courir un silence, comme pour laisser à la stagiaire l'occasion de répondre à un jeu télévisé. Celle-ci ouvrit la bouche, quand Giulia relança le monologue.

— Il se trouve que si Chien meurt, il y a deux enfants dans le camping-car garé en bas, qui vont mourir aussi. De chagrin !

Giulia alla taper du doigt sur la baie vitrée pour indiquer le véhicule en question.

— Deux enfants ! *Dos niños* ! répéta-t-elle en espagnol pour une raison qui échappait à tout le monde. *Dead, caput, finito* les enfants.

Elle appuya ses dires polyglottes en sortant les passeports de ses enfants du dossier, sous le regard médusé de son interlocutrice qui ne saisissait toujours pas le moindre mot.

— Ah parce que, *eux*, ils ont leurs papiers en règle ! Comme nous tous d'ailleurs.

Elle sortit les papiers en question, et plus si affinité : visas, livret de famille, carte grise, permis de conduire, carte de la Mongolie, factures d'essences, billets de musée... qu'elle étala au fur et à mesure, à la manière d'une réussite.

— On a tout ! *Todos* ! Mais on n'a *juste* pas fait le rendez-vous chez le vétérinaire avant de venir ! Et parce qu'on a loupé un rendez-vous, vous allez tuer des gosses ? ! Ça se passe comme ça ici ? Ah ! moi, on m'avait dit, tu verras la Mongolie, c'est un peuple libre, c'est la nature même ! Et bien pas du tout ! La Mongolie assassine les enfants, voilà la vérité !

Elle se retourna pour prendre la famille russe à partie, respira un coup, attrapa le verre d'eau posé devant la binoclarde et le but avec entrain. Elle s'arrêta au milieu d'une gorgée pour ajouter :

— ...et les chats !

Elle vida le verre, le reposa, puis reprit :

— Donc qu'est-ce qu'on fait ? ! Dites-moi ? Je lui tords le cou tout de suite ?

Giulia attrapa Chien sous le bras, et, comme elle s'apprêtait à mimer une prise militaire pour briser sa colonne vertébrale, elle fut

retenue par son regard pâle, cerclé de noir, et l'embrassa sur le front.

C'est à ce moment que son numéro perdit tout contact avec la planète Terre. Elle posa les pattes arrière de l'animal sur le clavier, lui tint les pattes avant, debout telle une marionnette, et se mit à le faire parler avec une voix suraigüe, à la manière d'une ventriloque pas vraiment douée.

— Ne me tuez pas, s'il vous plaît, madame. Je veux vivre encore ! Je veux voyager ! Je veux voir la steppe ! *Bouhouhou* !

Elle imitait même les pleurs, en lui frottant les yeux de ses cousinets. Chien avait les yeux écarquillés, les oreilles basses, suppliant la fin de cette mascarade.

— J'aime la Mongolie ! *I love Mongoliiiiiiie* ! termina-t-elle en une longue plainte miaulée.

Une nouvelle bourrasque pénétra par la porte et fit glisser la poussière sur le carrelage gris. Le père de famille russe éclata de rire. La bouche ouverte tel un personnage de manga, d'une voix faisant trembler les murs en placo. Après une première salve, il marqua une pause avant de reprendre de plus belle, se tapant la cuisse d'une main, comme s'il donnait la fessée à son fils.

Giulia sentait monter une colère sur le point de provoquer une guerre franco-mongo-russe.

C'est là que la porte se trouvant derrière le guichet eut la bonne idée de s'ouvrir, découvrant une courte femme aux yeux très bridés, la coupe de cheveux de Mireille Mathieu, l'uniforme lourd de gálons, qui demanda dans un français lent, mais parfait :

— Je peux vous aider, madame ?

5

TÔLE ONDULÉE

Un kilomètre mongol, c'est un peu plus qu'un kilomètre. Passée la première portion de route derrière la douane dont l'état restait correct, l'anarchie prit le pouvoir.

La chaussée s'arrêtait au milieu de nulle part, remplacée par une vaste étendue de terre ocre, sur laquelle se croisaient en tous sens, voitures, tractopelles et camions bennes.

Giulia, assise à la place du mort, veillait à ce que la poignée de maintien reste fermement accrochée à sa main droite, le bras d'Antoine à sa gauche, tout en priant, un dieu, peu importe lequel, du moment qu'il soit disponible. Elle commentait chaque mouvement du véhicule par des onomatopées suraigües.

— Attention à gauche ! Oh la la ! À droite ! Mais c'est quoi ça ? Houla ! Doucement, Antoine ! Doucement !

Il ne dépassait pourtant pas les trente kilomètres-heure. Derrière son siège, il entendait Rose rassurer sa mère tout en scrutant par l'interstice sous l'appui-tête. Paul, quant à lui, appréciait le tour d'auto-tamponneuse ; il riait aux éclats et chantonnait depuis son siège auto qui sautait à chaque bosse, lui offrant sa dose d'amusement quotidien.

La douane à peine passée – grâce à l'intervention bienvenue de cette douanière francophone – la valse des sollicitations touristiques débuta.

Ils se retrouvèrent tout d'abord face à un type portant la veste de Michael Jackson, brandissant un témoin de relais orange fluo rafistolé au scotch à plusieurs reprises, exigeant qu'Antoine sorte du véhicule.

Antoine avait demandé de quoi il s'agissait, et comme l'homme insistait, se présentait dans un anglais approximatif en « *agent de l'autorité* », il finit par extirper son quasi double mètre du camping-car et le suivre cordialement. Derrière sa carcasse de vieux rocker, sa barbe d'anarchiste et ses tatouages, il avait toujours été quelqu'un de trop réservé, la bienséance en bandoulière, se confondant en formules de politesse pour demander à son voisin dans le bus de bien vouloir ôter son pied du sien. Il ignorait le mot « non ».

Dans une baraque vide et délabrée au milieu de laquelle trônait une table et une chaise d'écolier, le présumé agent, contrit dans sa veste rouge craquée sous les aisselles, s'appuyant sans cesse pour tenir en équilibre son assise bancale, demanda à Antoine cent mille *tugriks* (soit environ 40 euros) pour s'acquitter de la « *taxe d'écologie* ». Antoine obtint confirmation de l'arnaque lorsque le mongol lui brandit une fausse carte d'agent assermenté digne d'une panoplie pour enfants. Antoine se fit violence pour négocier à quatre-vingt mille tugriks, puis écourta l'entretien, tout en restant courtois dans la langue locale : *bayartai* – au revoir – et *bayarlala* – merci – avant de remonter à bord sous le regard noir de Giulia qui se garda bien de tout commentaire sur le fait que son mec venait une nouvelle fois de se faire arnaquer.

Il devait ce fardeau à son père, un homme de bureaucratie, souvent absent, au costume et à la courtoisie impeccables, mais avant tout un obsédé des accidents domestiques, veillant au grain pour les éviter. Il connaissait toutes les statistiques en la matière et avertissait son fils à la moindre occasion.

« *Attention, Antoine ! Ne saute pas sur le lit, il y a chaque année 9 millions de chutes accidentelles en France !* »

« *Attention, Antoine en rentrant de l'école, le pic des accidents*

survient entre 17 et 18 heures. »

« Antoine, arrête de t’amuser ! Un tiers des accidents se produit quand on est en train de jouer ! »

La bête noire de son père étant le feu et ses diverses causes :

« Il y a 300 000 brûlés par an, Antoine. Un incendie domestique a lieu toutes les 2 minutes. Éloigne-toi immédiatement de cette allumette ! »

Le plus ironique fut le décès de son père à la suite d'une chute depuis la toiture à nettoyer les gouttières, alors qu'Antoine n'était qu'adolescent, puis celui de sa mère, des années plus tard, dégringolant les escaliers en allant ouvrir au facteur. Lors de ces deux enterrements, il entendit la voix de son père s'enorgueillir : *« Et voilà ! Un nouvel accident à fournir aux statistiques. »*

Au fil des années, Antoine avait réussi à se dédouaner en partie de cette enfance millimétrée. Mais il demeurerait un homme à la bonne éducation à toute épreuve, passablement prévenant au quotidien et maladivement terrorisé par toute sorte de flamme. Cuisine au gaz, feu de cheminée, bougies d'anniversaires étaient autant de besognes réservées à Giulia. S'il n'avait jamais été fumeur, c'était plus par crainte d'utiliser un briquet que de contracter un cancer des poumons.

Tout quitter pour faire ce voyage, envoyer bouler la bienséance et les règles établies était l'un des actes les plus héroïques qu'il n'ait jamais réalisés.

Dans le premier village rencontré, des jeunes voulurent leur vendre une carte SIM. Antoine fit sauter la banque pour acheter quarante giga-octets de *data* internet pour quatre-vingts centimes d'euros. Pas d'arnaque cette fois, la carte fonctionnait parfaitement. Il en acheta une deuxième pour Giulia, s'enorgueillant d'avoir flairé

la bonne affaire.

Sur ces routes capricieuses, Antoine sentait plus que jamais l'inertie du poids lourd entre ses mains. Il avait l'impression de tenir en laisse un hippopotame avec un fil de pêche. Et ce poids pesait aussi sur sa conscience : ce n'était pas qu'un véhicule dont il avait la responsabilité. Ils avaient tout vendu pour réaliser ce rêve. Maison, voitures, meubles, les trois quarts des affaires. Ils avaient quitté leurs insupportables boulots, remboursé leur crédit immobilier et acheté ce camping-car presque neuf avec ce qui restait. Dire que *Bonjour* remplaçait leur maison n'était pas qu'une manière de parler. Il y avait toute leur vie à l'intérieur. Certains leur avaient demandé, inquiets et pragmatiques : « Mais comment ferez-vous en rentrant ? » Encore fallait-il rentrer... Et quand bien même, peu importe, le besoin de partir était trop urgent, *là, maintenant*, ils voulaient vivre à tout prix.

Passé un moment, le remblai sur lequel ils roulaient fit place à une voie mieux tracée. Ils allaient enfin goûter à la fameuse *tôle ondulée* ! Nulle plaque de fer sur ce type de piste, rien que de la terre aplatie au rouleau compresseur, qui, à force de passage, forme des bosses de plus en plus sévères et rapprochées.

À l'intérieur de la maison de poupée, l'apocalypse prenait ses droits. Mille pièces tremblaient, de toutes origines : plastique, métal, bois, mâchoires, colonnes vertébrales. Giulia avait abandonné l'idée de ramasser chaque objet tombé d'un placard ; elle ferait le ménage au prochain arrêt. Réfugié entre les genoux de Rose, le chat miaulait à la mort, suppliant du regard sa petite maîtresse de mettre fin à ce tremblement de terre. On pouvait voir, à l'œil nu, les vis se dévisser, les clous se déclouer, les scratches se déscratcher. Rien ni personne ne résistait à ce tambourinage frénétique.

Pour éviter cette torture, les Mongols quittaient la voie principale dès que possible, formant de nouvelles traces dans l'herbe, tel un labyrinthe sans entrée ni sortie. Une autre technique consistait à accélérer l'allure pour que les amortisseurs trouvent la bonne fréquence, de bosse en bosse.

Antoine joua une partition de piano sur le volant avant de tenter sa chance. Giulia démarra au quart de tour :

— *Oh ! Manghja merda ! Mulizzu ! Testa di cazzu !*

Antoine écrasa le champignon et l'aiguille du tableau de bord se dressa. *Trente, quarante*. Un tapage mécanique à l'intérieur de l'habitacle. On n'entendait plus rien d'autre : ni cris, ni miaulements, ni insultes corses. *Cinquante, soixante*. Les chocs insupportables, on tremblait comme des feuilles mortes. *Françoise* (le placard) s'ouvrit, laissant tomber une brique de lait qui repeint le frigo noir d'une coulée blanchâtre. *Soixante-cinq*. Giulia ouvrait ses portes coulissantes d'un claquement sec, Giulia s'agrippait à la portière. *Soixante-dix*. Des gouttes de sueur perlaient sur le front d'Antoine, il fixait la route, les mains soudées au volant. *Soixante-douze*. Les vibrations commencèrent enfin à se calmer, le volume sonore à baisser.

Soixante-quinze. Le calme après la tempête, enfin.

Une sorte d'apesanteur fragile. Même Chien appréciait ; il ne prononçait plus un miaulement, le museau caché dans une petite main rose. Antoine cria victoire :

— Ça marche ! Ça marche, t'as vu ma chérie ?!

— T'as vu ma chérie... ?

L'imitation pour bouée de sauvetage, Giulia poursuivit :

— J'ai rien vu du tout *o connu* ! J'ai les yeux fermés depuis tout à l'heure, j'attends la mort ! Arrête ça tout de suite Antoine, sinon...

Antoine rit un bon coup et conserva la cadence pendant une centaine de mètres, avant de lâcher brusquement l'accélérateur.

Le retour de flamme fut animé. Les roues cognèrent sur les bosses comme s'ils roulaient à même les jantes. La collection complète de livres de Rose tomba des étagères, la trousse à outils vola, déversant une famille de clés et tournevis. La caisse du chat en fit de même, éparpillant un contenu beaucoup moins agréable à ramasser.

Antoine peinait à garder le contrôle du véhicule, les roues arrière se déportant en zigzag. Comme un train sortant des rails, il se lança sur une piste oblique dont la ligne d'arrivée était un imposant rocher. Il écrasa la pédale de frein, le véhicule ralentit et ils se trouvèrent bientôt immobilisés sur l'herbe.

Ils soufflèrent un grand coup. Antoine se remit à rire. Paul sautait de bonheur sur son siège auto, se balançait sur les côtés, avec des hoquets nasillards. Rose caressait Chien, lui expliquant qu'il ne risquait plus rien. Quant à Giulia, elle se servait de l'épaule d'Antoine comme d'un *punching ball*.

— Tu me refais plus jamais ça ! J'en ai marre de ta tête de mule ! Un âne bête ! Tu vas casser le camping-car ! C'est pas ton jouet ! On va devoir finir ce tour du monde à vélo ! En tandem, ou mieux, en trottinette, c'est ça que tu veux ?!

— Moi aussi je t'aime, répondit Antoine, en lui forçant un baiser.

Tour à tour, ils enjambèrent les dégâts pour sortir à l'air libre. Giulia poussa un supplément d'insultes corses à l'attention de son homme, pour signifier qu'il se débrouillerait seul pour le ménage.

À l'extérieur, Rose et Paul avaient déjà fait l'ascension d'une courte colline. Ils regardèrent par-delà avant de se retourner vers leurs parents, surexcités :

— Maman ! Papa ! Venez voir ! Vite !

Giulia et Antoine obéirent, profitant de cette grimpe pour se remettre les idées en place. Arrivés au sommet, ils furent récompensés.

Ils redressèrent le menton, ouvrirent des yeux d'enfants. Le vent séchait la sueur de leurs cous. Personne ne disait plus mot, Paul serrait la main de sa mère dans la petite sienne, Antoine regardait sa fille, le visage éclaboussé d'un sourire. Il l'attira à lui pour la serrer fort.

Une cinquantaine de chameaux de Bactriane paissaient en contrebas d'une steppe étirée à l'infini. La fin du jour s'inclinait avec élégance sur leurs doubles bosses ramollies, leurs pelages dégarnis, dessinant une armée d'ombres rampant sur un sol stérile en quête d'un adversaire invisible. Un plateau exagéré, d'un vert mélodieux moucheté de plus sombres buissons, filait en pente jusqu'à une éblouissante rivière aux bras multiples. À cette distance, on aurait dit un pot de peinture argentée renversé sur un tapis de jeu, un troupeau de yaks aux poils noirs et longs s'y abreuvaient. Dans un flou de mirage, ils étaient comme les pièces miniatures d'une maquette ; leurs mouvements et le flot de la rivière imperceptibles, figés dans l'espace et le temps. Un homme à cheval sonnait la fin de la cantine par des cris ne trouvant aucun obstacle pour renvoyer un écho, tandis qu'un autre les dispersait du klaxon imposteur de sa mobylette. Plus à l'est, on distinguait une poignée de yourtes. Une famille de nomades assemblait la structure en bois de l'une d'entre elles. Dans moins d'une heure, leur maison serait dressée pour la froideur de la nuit. Et au loin, au pied d'un horizon par-delà l'horizon, une chaîne de montagnes brunes aux têtes blanches se dressait, tel un rempart marquant la fin d'un monde.

La Mongolie se présentait à eux. Majestueuse, intemporelle, d'une beauté violente.

6

COMME UN GÉNÉRIQUE DE CINÉMA

— Tu vas mourir, lança Giulia.

Antoine déployait la table de camping sans prêter attention aux provocations verbales de sa femme. Ils avaient déroulé l'auvent devant la porte, pour conserver la chaleur de fin de journée. Rose et Paul s'occupaient des chaises pliantes et Giulia sortait un maigre apéritif : ils n'avaient trouvé qu'une petite épicerie depuis leur entrée en Mongolie, et pas grand-chose à l'intérieur. Chien inspectait autour du camping-car, reniflant chaque caillou sur son passage puis levant la tête avec l'air de dire « On a prévu de rester combien de temps ici ? ». Il s'éloignerait au fur et à mesure, avant de retourner auprès de Rose pour un compte-rendu.

Antoine prenait plaisir à écouter le courant léger de la rivière, au travers des herbes hautes et des roseaux. Un aigle planait en cercles attentifs au-dessus des collines, arborées d'épais conifères, uniquement sur les faces nord. Les versants ensoleillés, sur lesquels la neige fond aux premières chaleurs de l'été, sont rapidement investis par les troupeaux qui broutent les jeunes pousses jusqu'à la racine, empêchant ainsi le moindre boisement. Il en résultait une nature aux limites franches, comme dessinée par un paysagiste : vert profond au nord, et pâle au sud. Antoine observait le long de la rive irrégulière des bosquets de bouleaux et peupliers, dont les troncs d'albâtre se reflétaient là où le courant calmait son tumulte.

— Il faut que tu t'y fasses, c'est tout, relança Giulia. Quarante ans, c'est le début de la fin. À partir de mardi, tu vas chuter lentement...

— Je ne t'écoute pas Giu. Je lis la composition passionnante d'une bière mongole.

— Tu veux des lunettes ? T'auras bientôt le bras trop court pour éloigner assez la bouteille...

Antoine leva les yeux de sa *Golden Gobi* et remonta des lunettes invisibles sur son nez à l'aide du majeur pour glisser un doigt d'honneur discret à sa femme.

— Et puis, y a pas que le bras qui sera trop court... Il paraît que passée la quarantaine, ça raccourcit aussi en bas, ajouta-t-elle en lui pinçant l'entrejambe.

Antoine claqua la main comme une mouche gênante.

— Mais t'es en forme ce soir ma chérie, t'as pris de la vitamine C ?

— Non, j'en ai pas besoin, je suis jeune *moi*.

— Tu rigoleras moins dans quoi... trois ans ?

La joute verbale allait bon train. Antoine reprit une rasade avant de penser à une nouvelle vanne :

— Mais c'est vrai qu'en attendant, je vais me taper une petite trentenaire !

Il lui pinça à son tour les fesses, comme elle revenait avec un cake dans une assiette.

— ...Enfin pour ça, faudrait trouver le temps de me la taper la trentenaire, parce qu'elle a un agenda surchargé en ce moment !

Giulia répondit à l'accusation par une diversion :

— Non, la trentenaire n'a pas d'agenda surchargé, elle n'a même plus de journal intime ! Et tout le monde s'en fiche de cette

disparition !

— C'est moi qui l'ai volé ce journal... Pour percer à jour tes mystères... Que se passe-t-il dans ta tête quand tu changes vingt fois de tenue le matin ? Est-ce que tu es daltonienne ou réellement fan du violet et du jaune fluo ? Qu'as-tu fait durant les deux mois où tu as disparu au tout début de notre relation ? Es-tu recherchée par Interpol ?

Il lui jeta un œil faussement accusateur. Elle sourit, mais garda le silence sur ce secret d'État sur lequel il la questionnait régulièrement. Rose et Paul attrapèrent une part de cake et repartirent la bouche pleine en direction de la rivière. Au sol, l'herbe était décolorée d'un vaste rond : l'ancien emplacement d'une yourte que les enfants prenaient pour fondation de leur cabane. Ils ramassaient des pierres pour en construire les remparts et du bois pour faire un feu – que Giulia serait ensuite chargée d'allumer sous les regards paniqués d'Antoine.

— C'est qui les *aventureurs*?! demandait Rose.

— *L'est nous* ! répondait son frère en hurlant, brandissant un bâton vers le ciel.

— T'approche pas trop de la rivière *Pastèque*, précisa Antoine à l'attention de son fils.

Une yourte véritable se trouvait à quelques lacets en amont du courant. Un homme avait approché à cheval peu de temps après leur arrivée, les yeux cachés sous un chapeau plat à fourrure blonde, le buste plus conquérant que celui d'un Gengis Khan, mais le visage rond d'un enfant et les joues rosies par la fraîcheur naissante et la vodka. Antoine lui avait demandé s'ils pouvaient rester ici pour la nuit, mais que vraiment s'il y voyait le moindre problème, ils iraient se garer ailleurs, bien entendu, aucun souci, on peut même partir